

Un itinéraire cloutier

Rémy PECH (1964)

« Vous faites partie de l'élite de la nation et les incartades de ce genre vous sont désormais interdites. » Telles sont les paroles proférées à mon endroit par M. Ulrich, alors directeur. Il avait souhaité me recevoir dans son bureau à Valois pour me blâmer de mon arrivée tardive à l'École, fin septembre 1964. J'avais plaidé ma cause en arguant de la nécessité où je m'étais trouvé de seconder mon grand-père pour « rentrer la récolte », une vendange rendue difficile par d'importantes pluies, et peu prometteuse en qualité, mais justement il fallait se dépêcher et je m'étais borné à envoyer une lettre d'excuse sans me douter qu'elle pouvait laisser de glace le bon directeur.

En juillet, soutenu par la qualité des leçons de mes bons maîtres de l'École normale d'instituteurs de Montpellier, j'avais intégré troisième à l'ENS de Saint-Cloud, promotion 1964. Assez inquiet, malgré cet exploit, de me trouver en compétition avec de brillants sujets issus des khâgnes de H.IV et de Louis-le-Grand, je ne m'endormis guère sur les lauriers provisoires du concours d'entrée. Un grand escogriffe au chef oblong hérissé de cheveux rebelles, j'ai nommé Georges Auguste Tate, m'avait attiré immédiatement par sa gouaille permanente de titi parisien (son père était prof de musique à Montluçon mais ses grands-parents habitaient la banlieue) et un goût prononcé pour le canular, vite érigé à la hauteur d'une institution. Pour être plus souvent avec lui, j'optai pour une inscription en histoire alors que la plupart des élèves issus des sections "modernes" prenaient la géographie, quitte à revenir à l'histoire après la licence. Je ne me doutais pas que j'allais souffrir mille morts pour ingurgiter le latin nécessaire à l'obtention du certificat d'histoire ancienne et médiévale. Le professeur de Janson de Sailly requis pour mettre au niveau les quelques béotiens de mon acabit, M. Philippon, nous retenait toute une après-midi avec les déclinaisons et les conjugaisons qui m'ont laissé un goût très amer.

Heureusement, l'an d'après, Monique était venue me rejoindre après notre mariage et je préparais avec elle, qui avait suivi le latin au collège et au lycée, les versions assez faciles que nous proposaient à titre d'entraînement Seston et Van Effenterre à la Sorbonne. Toujours est-il que je ramassai un médiocre 8/20 à l'épreuve officielle, coincé que j'étais au rang de la lettre P, sans aucun secours et affligé de surcroît d'une forte fièvre ce jour-là, tandis qu'au fond de la salle, les trois « T », Monique Tapié (mon épouse), Michel Taillefer et Georges Tate peaufinaient leur copie en échangeant sous cape quelques mots controversés.

L'enseignement de l'histoire à Saint-Cloud

Les cours d'histoire avaient lieu dans les combles du "pavillon de Valois", l'un des derniers vestiges du château de Saint-Cloud, incendié par les Prussiens en 1870. Dans de petites salles poussiéreuses s'entassaient les quelque quinze ou vingt historiens et géographes et leurs professeurs que l'on ne nommait point "caïmans", pour éviter de copier nos condisciples et rivaux de la rue d'Ulm. Les trois permanents étaient tous anciens élèves et de ce fait tutoyés d'office.

Jean-Louis Biget, médiéviste patenté et par ailleurs capitaine de l'équipe de rugby, le Bison, car tel était son surnom bien mérité, assumait son statut de prof sans se départir de la camaraderie du terrain de rugby. Il m'est difficile de parler succinctement de Jean-Louis Biget tellement son amitié et son exemple ont été importants dans ma carrière comme dans ma vie. Biget a dû arriver ou plutôt revenir à Cloud vers 1965, et je l'ai connu d'abord comme coéquipier dans la chère équipe de l'École où je tenais ma place à ses côtés, en première ligne. Je fais ce détour par le sport car Jean-Louis, "Bison" sur le terrain de rugby, s'y révéla à moi comme il est dans la vie : se donnant à fond, faisant toujours la passe au bon moment, capitaine courageux et loyal. Lors de la préparation de l'agrégation, il nous apprit vraiment à dominer une problématique, à conserver son esprit critique à l'égard des puissances établies, à s'intéresser à des sujets peu familiers, à présenter les problèmes et à faire leur juste part aux faits et à leur interprétation. « Bij » digérait tout ce qui était paru sur la question mise au programme, même les croûtes qu'il exécutait vite fait, même les bouquins en allemand (je me rappelle le *Karl der Grosse...* Kolossal!). Il avait l'art de synthétiser, d'illustrer, de démontrer, tout en conservant derrière sa bouffarde et ses binocles le sourire malicieux de celui qui travaille sérieusement sans se prendre au sérieux. Dans la classe comme sur le pré, son enthousiasme communicatif, sa verve tonitruante, faisaient merveille et il n'avait pas son pareil pour « pécufer » les articles les plus confidentiels et nous rendre accessibles les problématiques les plus ardues. Avec lui, on pouvait se dispenser de toute lecture à côté du cours, et obtenir quand même la meilleure note de dissertation au concours. Fort de ce résultat, il tenta de m'aiguiller en Moyen Âge lorsque je dus choisir mon terrain de recherche. Et l'histoire médiévale de Narbonne ne manquait pas d'attrait, avec beaucoup de sources publiées dans d'énormes volumes dont notre oncle-maire m'avait fait cadeau, dans la même intention que lui je suppose. Je fis même une plongée dans le fonds Doat de la BN, pour en conclure que je ne prendrai pas le risque de laisser perdre ma vue, déjà peu performante et détériorée par l'an de préparation à l'agrégation.

Daniel Roche, d'apparence physique beaucoup plus fluette, cachait derrière ses lorgnons et sa moustache une grande science qui devait plus tard le porter au Collège de France, un cœur d'or et un humour sans égal. Devenu une des étoiles de la nouvelle histoire sans jamais céder au vertige médiatique ni à l'embourgeoisement intellectuel, il frappait par la profondeur de sa réflexion, par son immense culture littéraire et artistique. Au milieu des cours denses et bien charpentés qu'il nous donnait, sa personnalité de titi parisien ressurgissait subitement lorsque, derrière ses lorgnons, il dévisageait l'un d'entre nous pour évaluer sa réceptivité, et questionnait avec inquiétude : « Ça va, vieux? C'est pas trop emmerdant? » Il

donnait toute sa mesure dans la correction des copies d'entraînement, en rougissant totalement les marges de son écriture ronde. Revu de loin en loin depuis 1968, il m'a toujours témoigné cette cordialité retenue qui le faisait tant apprécier, et il a orienté de manière décisive ma carrière en m'ouvrant les portes de l'Institut européen de Florence dont il fut l'un des pionniers. C'est aussi grâce à lui que je pus approcher Marc Chagall, qui nous donna une après-midi de 1965 pour nous expliquer l'élaboration d'une de ses œuvres célèbres : la tapisserie de l'histoire du peuple juif, qui orne la Knesset israélienne à Tel Aviv. Nous adorions Biget et Roche, qui nous le rendaient bien et dont j'ai gardé l'amitié après cinq décennies.

Le troisième était plus controversé. François Morand, dit Zizi, était un géographe original, spécialisé dans la biogéographie non encore dénommée science environnementale. Il était savant, mais assez incapable de communiquer son savoir, ce qui lui valait de fréquentes interruptions voire un certain absentéisme au bout d'un moment. Enfin, il était là, et complétait sans doute utilement les cours de Sorbonne. Il fut suppléé par Guérémy qui lui, faisait l'unanimité. Les missions de ces permanents consistaient à nous prendre en mains pendant la première année et plus tard à nous assurer une bonne sortie en nous chauffant pour l'agrégation, et dès cette époque, à nous orienter pour une recherche rentable en termes de perspectives de carrière universitaire. Il n'y avait pas encore de mouvement massif vers Science Po et l'ENA. Le seul des nôtres tenté par cette filière, Michel Hau, qui affichait non sans courage des sentiments gaullistes (de gôche quand même!), finit par rentrer dans le rang et devenir comme beaucoup prof d'université (à Strasbourg en l'occurrence, déracinement pour ce pyrénéen toutefois assez peu motivé par le ballon ovale).

Dès la première année, on nous mettait en contact avec des universitaires réputés qui venaient conférer régulièrement, sans doute un peu pour contrebalancer l'influence des professeurs de la Sorbonne dont pas mal étaient classés à droite, mais à coup sûr pour utiliser des crédits récurrents depuis Jules Ferry.

Albert Soboul était encore professeur à Clermont quand il venait nous enseigner la Révolution française à Saint-Cloud. Il n'était pas cloutier, mais nous tutoyait quand même et ses camarades communistes n'osaient pas faire de même. Quel personnage! Il donnait toujours l'impression de râler et n'hésitait pas à piquer des crises contre les Girondins, pour leur modération, Marat ou Hébert, pour leurs excès de plume ou de parole, épargnant à dessein Robespierre dont il traçait un portrait flatteur. Mais Soboul n'était en rien un marxiste obtus comme ses détracteurs avaient tendance à le dépeindre. Il nuancait ses analyses et montrait bien par exemple que les sans-culottes n'étaient en rien une classe ni même un embryon de classe, mais un groupe complexe aux intérêts et aux aspirations contradictoires. Surtout c'était un grand pédagogue, sachant faire passer le souffle de la vie dans sa salle de classe. Qui ne l'a pas entendu camper le sans-culotte Ducroquet, de la section des Piques, proposant à ladite section de partager égalitairement un œuf seul et unique saisi chez je ne sais quel accapareur, ne peut mesurer la force d'évocation de "Marius" ni évaluer *in vivo* les inspirations fatales, quoique respectables dans leur vertu, de ces révolutionnaires parisiens.

L'an d'après, Pierre Lévêque vint nous camper les faits et gestes des dieux grecs. Il arrivait avec une vieille Versailles toute cabossée et offrait un aspect très bohème avec une veste dépareillée et quelque peu élimée, sa moustache en broussaille et sa pipe fichée entre les dents. Mais quand il attaquait les mythes antiques, c'était un enchantement d'érudition, de poésie et de puissance d'évocation. Il fallait l'entendre, dardant sur nous ses petits yeux charbonneux, évoquer avec son zéaiement caractéristique le roi des dieux, Zeus olympien "s'emparant de Héra et allant la féconder sur une jachère trois fois labourée". Le "père Lévêque" était très pédagogue et nous confiait des exposés. J'avais réussi à traiter Naucratis, ville grecque d'Égypte sur laquelle il fallait traquer la bibliographie dans les arrières-fonds de la bibliothèque. Quelle ne fut pas ma fierté lorsque Lévêque, secouant sa bouffarde me déclara tout de go en zézéyant toujours : "J'ai été frappé par la qualité de votre exposé! »

D'autres professeurs ont moins marqué, sinon par des incidents, comme Xavier de Planhol, spécialiste de géographie rurale venu de Nancy. Je me souviens de cours sur les chemins creux et les limites de parcelles, les drainages, les rideaux, les murettes et les restanques, qui n'étaient pas inintéressants, mais un jour le « marquis » comme on l'appelait (était-il seulement baron ?) se permit à propos de l'Algérie où la guerre venait à peine de se terminer, de chanter les louanges des regroupements de paysans par l'armée, une espèce de déportation interne destinée à couper les vivres des insurgés. Ce fut un tollé immédiat et sous l'impulsion de Chartier un boycott de ce cours fut mis au point et le « marquis » dut rester à Nancy remâcher sa nostalgie de l'Algérie française.

Parmi les chargés de cours, deux d'entre eux m'ont marqué durablement. Jacques Rougerie, surnommé « La Mitraillette » à cause de la densité de son débit : son cours sur les socialismes européens au 19^e siècle, censé compléter celui de Labrousse en Sorbonne, était remarquable d'érudition et d'enthousiasme ; je pense qu'il a joué un rôle important dans mon engagement politique en me permettant de remonter aux sources, bien au-delà des mares parfois polluées de la SFIO agonisante. Un peu plus tard, Serge Berstein fit un cours sur « nazisme et fascisme », assez éblouissant aussi : son esprit déductif et son profond humanisme m'ont instruit pour la vie de ces monstruosité et donné le goût de m'opposer sans relâche à leur retour.

Nous n'étions nullement dispensés de suivre les cours et les travaux dirigés de la Sorbonne où nous étions inscrits. L'éloignement (une bonne heure et demie de transports en commun par la ligne de Saint-Lazare puis le métro depuis Pozzo, par un bus et le métro pris à la Porte d'Auteuil quand j'habitais Boulogne) nous avait fait octroyer la possibilité d'éditer au stencil les cours de Sorbonne, que nous prenions par roulement, chacun suivant deux ou trois cours et se fiant aux camarades pour prendre connaissance des autres. Les Ulmiens n'avaient pas ce privilège, et ce fut un point fort de notre négociation pour la prépa de l'agrég que de leur ouvrir l'accès à nos photocopiés en les faisant entrer dans le roulement. J'ai suivi plusieurs cours : ceux de Droz sur l'Allemagne m'avaient accroché, ceux de Dupront sur « Art et société dans la France du 18^e siècle » m'avaient parus très abscons, mais je notais tout et une bonne séance d'exégèse avec Roger me mettaient à jour. En 1965-66 je suivis Michel Mollat sur les voyages de Marco Polo et Plancarpin en Chine, et en géographie, Pierre George sur les Pays-Bas.

En travaux dirigés j'ai eu la chance d'avoir Denis Richet, ô combien savant et très pédagogue sur des sujets très variés. Un fort souvenir de mes deux voisins avec qui j'échangeais bien sûr quelques propos pendant les pauses : Alain Krivine se montra sympa et ne fit pas de prosélytisme trotsko excessif. Je n'avais lu de Marx que « Salaire, prix et profit » et une partie du Livre 1 du *Capital*, me montrant sans doute un peu béotien à son goût. L'autre voisin, le prince Joachim Murat, un grand blond toujours sapé, ne réagit guère à l'évocation de mes ancêtres déserteurs sous l'Empire. J'appris plus tard qu'il avait excellé dans l'organisation de parcs animaliers.

La vie à Pozzo

C'était un vrai confort matériel que de disposer d'une demi-thurne, avec toilettes et douches partagées avec la thurne voisine. J'ai eu la chance de cothurner avec des scientifiques, le cothurne proprement dit, un Lorrain épris de musique, surtout du Wagner et du Bruckner dont il me satura, les co-cothurnes plutôt motivés par le sport. Tous les trois m'avaient surnommé « le Marseillais » moi qui n'avais fait qu'une brève étape dans cette ville en 1957 sur le chemin de Rome avec mes copains de Vinassan emmenés par notre curé. ...

L'immeuble récemment construit donnait d'un côté, celui de ma thurne, sur une sorte de parc entourant une belle villa modern style, propriété du célèbre Frédéric Dard, alias San Antonio. L'un des cothurnes avait fabriqué un appareil destiné à brouiller les ondes du transistor que le romancier, alanguï dans un pliant, aimait écouter sous un arbre. S'ensuivaient une série d'imprécations que n'aurait par désavouées son héros, l'inspecteur Bérurier. L'interruption puis la reprise de cette taquinerie égayaient toutes les thurnes donnant sur la propriété Dard. L'autre côté, où résidaient entre autres, mais séparément, Georges Tate et Roger Chartier, dominait un immeuble plus ancien aux fenêtres toujours ouvertes sur l'atelier de Sonia Delaunay dont on pouvait admirer les compositions éclatantes de couleur. J'allais surtout chez mes potes pour parler histoire ou actualité et écouter leurs disques. Tate, dit le Méga ou le Basileus, n'écoutait que du Bach et c'était divin. Chartier beaucoup plus éclectique était bien plus pédagogue et c'est grâce à lui que j'ai compris la différence entre une symphonie, une sonate et un concerto, moi dont la culture musicale était bien piètre.

Le rugby

En début de semaine, une fois éclusés les commentaires sur le dimanche sportif, la grande affaire, c'était la sélection des équipes de Saint-Cloud pour les compétitions universitaires qui avaient lieu le jeudi sur le stade historique du Stade Français, la Faisanderie, blotti dans le parc de Saint-Cloud, ou plus souvent sur celui de Bagatelle, au seuil du Bois de Boulogne. La sélection était sévère, le prof de gym, Bouthillier alias « Le Bout's », ne faisait pas de sentiment, mais évitait de décourager les recalés en instituant un roulement. J'imagine que Biget surveillait de près la composition du team de rugby qu'il commandait et j'attribue à son amitié ma sélection quasi permanente pendant mes cinq ans d'école. J'ai bien sûr une foule de souvenirs plus ou moins glorieux et la place manque pour les lister. Tous les ans le match le plus épique nous alignait contre la fac de droit d'Assas. On avait du mal à éviter les

pugilats et la première mêlée se faisait aux cris de « Fachos ! » d'un côté, « Bolchos ! » de l'autre, et je me suis appuyé plusieurs fois « en tronche » un certain Vladimir qui n'était pas le moins du monde un léniniste ! Il sautait haut sur les touches, mais après avoir été déquillé à quelques reprises il se calmait un peu.



1967-1968 : Pech, 6^e debout en partant de la gauche, Biget 7^e.

Le prosélytisme rugbystique, peut-être aussi le prestige des équipes de France nous permettaient d'organiser des matches amicaux entre promos ou « littéraires contre scientifiques », un peu déséquilibrés en faveur de ces derniers, mais on arrivait à aligner 15 littéraires plus ou moins initiés. Le philosophe Fennetaux, que sa corpulence avait propulsé à mes côtés en première ligne, ignorait tout des règles et commettait sans cesse des « en avant » et des « hors-jeu ». L'arbitre ayant sifflé une « mêlée à 5 » tout à fait réglementaire, il s'imagina que notre pack devait jouer à 5 contre 8 et partit dans une plaidoirie imprécatoire où les Droits de l'Homme et la Justice immanente avaient leur place. Parodiant Cinna je lui lançai « Rentre en mêlée Fenn'to et cesse de te plaindre ! ». Le rugby était plus qu'un sport car il portait la fraternité et c'était l'occasion de parler occitan en ses différents dialectes, ce qui agaçait un peu les Jacobins lyonnais ou parisiens, mais ils n'y pouvaient rien. Il y avait aussi tous les ans un match contre les anciens élèves, à l'occasion d'une fête de l'École ponctuée comme il se doit par un bon repas.

Les débats

Les syndicats et groupes politiques organisaient des réunions plus ou moins ouvertes aux sympathisants ou aux rivaux, mais je retiens davantage les débats d'actualité, d'art ou de littérature, que préparait une ou deux fois par mois une commission influencée par le PSU dont j'étais proche. Pierre Mendès France vint un soir et ce fut une bouffée d'histoire et d'information économiques qui nous parvint, avec ses explications sur la crise monétaire en

gestion ; un homme de grand prestige, mais étonnant de simplicité et d'attention aux questions, même intempestives. Hubert Beuve-Méry, moins éloquent mais très pointu sur la déontologie de la presse et les positions du journal Le Monde à l'international. On vit aussi René Dumont et les premiers écologistes, et quelques étoiles moins brillantes du PSU comme Harris Puisais, un ancien rugbyman d'un certain renom.

Le clou a été la venue de Salvador Dali qui habitait dans une commune voisine. Il arriva avec sa Rolls pilotée par un chauffeur à casquette. Lui-même en smoking, moustaches calamistrées et retroussées, canne à pommeau étincelant de faux diamants. Il avait exigé que la salle de conférences fût décorée par « de grandes chemises de nuit blanches », les unes à liseré rouge, les autres à liseré bleu ou vert. Les copines de Fontenay, co-organisatrices de cet événement, s'étaient chargées de ce soin. Questionné sur la gare de Perpignan, par lui proclamée « centre du monde », il déclara : « Vous savez que l'anagramme de mon nom c'est 'avida dollars'. Alors la gare de Perpinya, c'est l'endroit d'où sont expédiés mes tableaux donc métaphoriquement, c'est aussi là qu'arrivent aussi les dollars ». Tout s'est gâté avec la projection des « slaaides » où il avait intégré à ses œuvres, représentant souvent sa femme Gala, vue de dos, et de nombreuses montres dégoulinantes, une diapo de Franco en uniforme accompagnée d'un commentaire sur cet « immense génie de l'humanité » (sic). Alors se déclencha un hourvari spontané et le divin précipita son départ en vociférant « Vous êtes des petits cons et je vous pisse au cul » (re-sic).

La thèse et le « fromage »

La licence obtenue sans peine (même en Ancienne où la version latine me faisait peur), il fallait choisir un sujet de DES. Roche voulait m'embringuer dans les Académies du 18^e siècle avec Roger, mais ça ne me disait rien et je savais que je ne pourrais pas soutenir le rythme de mon copain, ardent dévoreur de livres et déjà d'une immense culture. L'« ours » Jean-Claude Blanchetière, qui appartenait à la promo 63 m'avait donné à lire son mémoire, sur la vie politique dans l'Orne de 1860 à 1880, je crois, et vanté les mérites de son directeur de recherche, le père Girard dont j'avais apprécié en licence les cours clairs et fournis sur le Second Empire. J'allai trouver cet affable mandarin qui me colla « La vie politique dans l'Aude au début de la III^e », sujet où j'avais déjà de solides références mémorielles, ayant été élevé dans le culte de Ferroul et nourri de la geste des Révoltés de 1907. L'assistant de Girard, Antoine Prost, fut mon vrai directeur et m'apprit à travailler, en distillant les résultats électoraux et en commentant les professions de foi. Je lui dois énormément et il le sait ! Il fallait encore faire un mémoire complémentaire, et je me laissai convaincre d'étudier l'affaire de « l'or de Toulouse » sous la direction du grand historien de Rome, et mazamétain William Seston, persuadé que cet or maudit provenait de la Montagne noire et non pas de Delphes comme l'affirmait la légende. Cela me valut de belles journées de prospection sur un domaine où l'on exploitait des scories métallurgiques anciennes, mais fort peu aurifères.

Je saute à pieds joints l'année de l'agrégation, dont j'ai narré le moment le plus original avec le « phalanstère » de l'été 1968. En vérité, tout s'est joué un matin d'octobre 1968, dans la vieille Sorbonne encore frémissante du séisme du printemps. Le concours de

l'agrégation d'histoire s'était clos, avec un oral décalé de trois mois pour éviter le boycott voté par les AG de juin, mais levé par l'acceptation des conditions dictées au jury par le comité d'action des agrégatifs, dont la principale, le pourvoi de tous les postes, avait allongé la liste de quelques dizaines de nouveaux agrégés. Le rituel de la « confession » mettait en présence successivement, en suivant le classement, chaque impétrant avec le président du jury qui distribuait les postes à sa discrétion. Nanti d'un classement honorable et informé par les rumeurs de mes concurrents plus heureux, j'étais en mesure de me faire nommer au lycée Joffre de Montpellier, perspective alléchante au sortir de mon séjour de quatre ans à Saint-Cloud. Mais j'avais aussi la possibilité de différer ma nomination jusqu'à ce que je sois libéré de mes obligations militaires, bénéficiant en ce cas d'une cinquième année à l'ENS, prévue à l'origine pour ceux qui devaient « repiquer » l'agrégé après un échec, mais utilisable aussi pour les doctorants. Après en avoir discuté avec Jacques Droz, le vénérable et débonnaire président, j'optai pour cette deuxième solution qui présentait l'avantage de rester auprès de Monique, dont le succès au CAPES impliquait un stage déjà entamé dans la région parisienne. Ce choix mit en joie le candidat suivant, Jules Maurin, déjà installé et pourvu de famille à Montpellier. Il sauta évidemment sur le poste Joffre et conçut aussitôt un « arrosage » de cet événement. Mon amitié avec ce paysan lozérien finaud ne s'est jamais démentie.

Il ne restait plus qu'à trouver un sujet et un patron, et là quelque hésitation : certes, je m'étais bien investi dans l'histoire politique pour mon DES sur l'Aude de la III^e République, mais le père Girard m'avait gratifié de la seule mention Bien. Plus généreux, mais cette mention était méritée, Pierre Vilar avait collé la mention Très bien à Monique pour son DES sur la crise viticole de 1907. Surtout son affabilité ancrée, vis-à-vis de notre couple, dans une nostalgie de son enfance languedocienne, son prestige d'historien marxiste et de spécialiste de la Catalogne m'attiraient beaucoup et il m'accueillit très paternellement, me suggérant une période et un thème passionnants déjà défriché par Monique : « Entreprise viticole et capitalisme en Languedoc méditerranéen, du phylloxéra aux crises de mévente ». Il me déclara : « En comparant le fonctionnement des petites et des grandes exploitations languedociennes, vous devriez arriver à expliquer comment s'appliquent à la viticulture les mécanismes de la concentration capitaliste ». Nanti de cette directive, je me mis, tout en fréquentant les deux passionnants séminaires de Vilar à la Sorbonne et à l'École des Hautes études - le premier plus « économique », le deuxième social, politique et parfois philosophique - à compiler toutes les statistiques officielles, tout en mobilisant ma connaissance du terrain (je pourrais écrire du terroir) pour réunir une solide documentation sur le fonctionnement des exploitations. Ma thèse a donc pris un excellent départ et j'ai un très bon souvenir de cette année quasi sabbatique, durant laquelle je me payai le luxe de « faire le nègre », pour le vieux crocodile de la presse et de la banque, l'académicien Jacques Chastenot dont j'avais dévoré les six tomes de son histoire de la III^e République quelques années auparavant. Reprenant par morceaux cette somme, il « écrivait » à ce moment-là un Gambetta et me confia des recherches complémentaires aux archives du Quai d'Orsay (sur la question d'Égypte en 1881), et à la BN (sur la correspondance avec Léonie Léon). Il profitait de mes séances à la BN pour me faire emprunter des bouquins pour sa documentation. Il bénéficiait en tant qu'académicien d'un privilège que je trouvais exorbitant, mais qui me valut d'apposer ma signature derrière celle de François Mauriac ! J'avais plaisir à aller retirer les chèques chez

lui dans un somptueux hôtel du noble Faubourg Saint-Honoré, tout près de l'Élysée. Un jour, j'y rencontrai un autre Audois, l'ancien ministre et lui aussi académicien Jean Mistler et nous parlâmes de l'Aude d'antan agréablement, en évoquant les figures de Ferroul et d'Albert Sarraut que Mistler avait bien connus. Chastenet me payait avec des chèques de haute banque (NSM= de Neuflyze, Schlumberger, Mallet, OBC= Odier, Bungener et Courvoisier, Suez) et j'avais plaisir à détonner parmi les clients rupins de ces établissements en me rendant pauvrement habillé à leur siège pour toucher les chèques. Avec le produit de ce « fromage », ou travail annexe, procuré par mon ancien Delbreil, j'offris à Monique une superbe machine à tricoter suisse dont elle fit ses pâles couleurs. Chastenet me fit rédiger quelques pages de son ouvrage qu'il oublia de me procurer, ce qui me vexa un peu. Je me refusai à l'acheter, mais je le lus (au moins « mes » pages! premier texte imprimé de ma plume, fidèlement transcrites) en feuilletant l'ouvrage dans ma librairie coutumière des PUF sur le Boul'Mich.

Ma recherche avança vite. J'y fus beaucoup aidé par mon père qui, en tant qu'ouvrier journalier, avait sué sans désespérer pendant vingt ou trente ans sur plusieurs dizaines de grands domaines de la plaine narbonnaise. Pour cette raison, il était en mesure, par les régisseurs dont il avait conservé l'amitié, de m'ouvrir les « feuilles de semaine » portant trace des salaires ouvriers. Pour ce qui est des recettes de la vente du vin, j'eus plus de mal car les seigneurs de la vigne arguaient de l'occupation de leurs châteaux par la Wehrmacht en 1942-44 pour me refuser l'accès à leurs livres de compte. Je les obtins quand même grâce encore aux complicités de mon père. Pour les « petits », je n'avais que l'embarras du choix: quelques vigneronns de Vinassan et de Montady m'ont confié spontanément leurs carnets où ils consignaient avec précision la teneur de chacune de leurs journées, émouvants témoignages de leurs vies de labeur, attestant d'une habileté et d'une productivité sans pareilles. J'eus encore la bonne idée d'aller tirer la sonnette de la Compagnie des Salins du Midi, sise 66 cours Gambetta à Montpellier, où je fis un long séjour chez mes cousins Annie et Bernard Genzling. Cette énorme entreprise possédait plus de 1000 hectares de vignes, répartis en quatre ou cinq domaines échelonnés d'Aigues-Mortes à Marseillan, Listel étant le plus célèbre. Un peu interloqué par ma demande de consulter les archives, le responsable de l'accueil me fit descendre à la cave où étaient entreposés sans classement, mais bien protégés dans des cartons malgré l'humidité ambiante, des monceaux de dossiers, statistiques, plans, correspondances, bilans, trésors superbes dormant depuis presque un siècle pour nombre d'entre eux. Ils m'ont permis de retracer l'épopée de ces domaines, fruits d'un pari improbable: celui d'implanter sur les sables du golfe du Lion jouxtant leurs salines, sables stériles mais fécondables à grands coups d'engrais et immunisés contre le phylloxéra, le plus grand vignoble capitaliste de l'univers. Au bout de quelques jours de fichage solitaire, sur mes genoux, dans la lueur chichement dispensée par un soupirail, je vis débouler dans la cave un personnage qui devait s'avérer jovial mais ce jour-là un peu hérissé: c'était M. Pierre Jullian, l'ingénieur agronome alors investi de la direction des vignobles. « Comment, jeune homme, me dit-il, personne ne s'occupe de vous? Suivez moi! » Et il m'installa pour trois semaines de dépouillements dans une petite pièce, une alvéole tout à fait agréable reliée à son bureau directorial, ordonnant que l'on m'apporte les dossiers au fur et à mesure de mes demandes. Au cours de discussions détendues en fin de journée, je lui faisais part de mes découvertes, mettant en valeur la rentabilité des domaines au cœur de la crise de mévente du début du

siècle, en dépit de salaires élevés et de frais considérables liés aux conditions naturelles difficiles de l'exploitation. « Nous avons été et nous restons les meilleurs, n'hésitez pas à l'écrire », m'encourageait ce manager qui venait de lancer la marque du rosé Listel, premier cru du Languedoc à bénéficier d'une publicité massive. Il me faisait parler, sur mes études, sur mon lien familial avec la viticulture, sur les barricades encore mal déblayées de Mai 68, sur Marcelin Albert, Ferroul et Edouard Barthe, sur les députés du vin dont mon oncle Francis Vals était alors l'un des plus en vue. Souvent il déplorait que l'argent public ait été englouti pour maintenir en vie grands et petits domaines gérés à la pépère, en freinant le développement des grandes unités capitalistes seules porteuses d'avenir selon lui. Il organisa même lors de mon départ un « pot », à base de Listel frais évidemment, où il convia tout le staff de ses collaborateurs, concluant par avance sur mon travail en chantant des louanges pour l'humble fils de paysan qui allait démontrer l'excellence du capitalisme viticole. Je lui fis une réponse polie, mais ne m'engageai à rien et surtout refusai d'être pris en exemple d'un système social dont je réprouvais les carences en bon soixante-huitard du Quartier Latin, même si j'étais loin d'être un « enragé ».

Ma thèse fut bouclée en quatre ans et remarquée sur deux de ses principales conclusions : d'abord le phylloxéra, loin d'être une catastrophe, avait permis de constituer un vignoble moderne et rentable à l'échelle d'un siècle, moyennant protections, aides et garanties, parfois obtenues au prix du sang, c'est vrai, mais j'ai connu une société où le chômage n'était que saisonnier, alors qu'aujourd'hui cette région dont on a extirpé à coups de primes une grande part de la sève viticole et paysanne, est en tête du triste palmarès pour le chômage et la pauvreté. Ensuite, et c'est sans doute l'essentiel, la confrontation des petits carnets et des grands registres montrait sans ambiguïté une productivité très supérieure du travail vigneron sur celui des grands domaines, lesquels ne pouvaient compenser cette étonnante infériorité que par les meilleurs rendements de leurs parcelles et leur facilité d'accès au négoce. Tout le système était évidemment dominé à partir de 1900 par la menace permanente d'un déséquilibre du marché, attribué aux fraudeurs, puis aux producteurs d'Algérie, mais résidant avant tout dans la logique d'une production de masse en monoculture, ainsi que l'avait déjà diagnostiqué l'économiste Michel Augé-Laribé en 1907, repris par les orateurs parlementaires les plus clairvoyants tel Jean Jaurès.

Dans ce parcours favorisé par une conjoncture politique et universitaire en apparence chaotique mais finalement très favorable, avec la création de nombreux postes, l'érosion du mandarinate et un progrès indéniable des autonomies pour les universités « de province », l'École avait joué un rôle fondamental en me donnant d'appréciables atouts intellectuels et culturels et en m'entourant d'amis et d'enseignants qui ne m'ont jamais fait défaut.

Merci, Saint-Cloud !

Rémy Pech

Né en 1944 à Vinassan (Aude) dans une famille de petits vignerons et d'ouvriers agricoles, il suit la filière « Jules Ferry », Cours complémentaire de Narbonne, Écoles normales de Carcassonne et Montpellier, pour intégrer notre École en 1964. Il choisit de nourrir ses recherches en s'appuyant sur les événements qu'il a vécus lui-même ou par héritage.

Après sa thèse sur « Entreprise viticole et capitalisme en Languedoc » dirigée par Pierre Vilar, il entre en contact avec Jaurès par l'intermédiaire de Rolande Treppe qu'il rejoint à Toulouse en 1974 après un début à l'université de Tours, puis participe aux enquêtes de Maurice Agulhon sur le culte de Marianne. Il lance de nombreuses recherches sur l'implantation du rugby en Occitanie, occupe une chaire Jean Monnet d'histoire européenne et dirige chez Privat plusieurs ouvrages de synthèse sur les histoires de Montpellier, Toulouse et du Tarn, tout en approfondissant sa connaissance de Jaurès (*Jaurès paysan*) et publication de « L'Intégrale » des 1312 articles du tribun dans *La Dépêche*, Privat 2009). Il avait publié chez Privat en 2007 les témoignages des Mutins du 17^e de 1907. Élu local de 1989 à 2010, il est en outre président de son université de 2001 à 2006. Il propose de la baptiser Université Jean Jaurès, chose acquise en 2014.

